This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

PQ
2242
A65
1887

Fouillet

YC150265

Digitized by Google

Digitized by Google

OCTAVE FEUILLET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'ACROBATE

COMÉDIE EN UN ACTE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS.
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1886

Prix : 3 francs

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ACROBATE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français,
le 18 avril 1873

Digitized by Google

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Grand format in-18

Les amours de Philippe	1 vol.
Bellah	1 —
Histoire de Sibylle	1 —
Histoire d'une Parisienne	1 —
Le Journal d'une Femme	1 —
Julia de Trécœur	1 —
Un Mariage dans le monde	1 —
Monsieur de Camors	1 —
La Petite Comtesse, le Parc, Onesta	1 —
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre	1 —
Scènes et Comédies	1 —
Scènes et Proverbes	1 —
La Veuve	1 —
La Morte	1 —

L'Acrobate, comédie en un acte.
La Belle au bois dormant, comédie en cinq actes.
Le Cas de Conscience, comédie en un acte.
Le Cheveu blanc, comédie en un acte.
Circé, proverbe en un acte.
La Crise, comédie en quatre actes.
Dalila, drame en quatre actes, six parties.
La Fée, comédie en un acte.
Julie, drame en trois actes.
Montjoye, comédie en cinq actes.
La Partie de dames, pièce en un acte.
Péril en la demeure, comédie en deux actes.
Les Portraits de la marquise, comédie pastiche.
Le Pour et le Contre, comédie en un acte.
Rédemption, comédie en cinq actes.
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre, comédie en cinq actes, sept tableaux.
Le Sphinx, drame en quatre actes.
La Tentation, comédie en cinq actes, six tableaux.
Le Village, comedie en un acte.

Bourloton. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

Google

L'ACROBATE

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LEVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1887

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

Digitized by Google

PERSONNAGES

M. DE SOLIS.	M. BRESSANT.
JEANNE DE SOLIS.	Mlle CROIZETTE.
GASTON.	M. FEBVRE.

Les indications de mise en scène sont prises de la droite à la gauche du spectateur.

Digitized by Google

PQ2242
A65
1887

L'ACROBATE

Un boudoir élégant. Deux canapés, l'un à droite, près d'une table chargée d'albums, l'autre à gauche. Une cheminée, avec du feu, à droite, surmontée d'une glace sans tain. Deux candélabres sur la cheminée. porte au fond, au milieu. Une porte latérale à droite, dans un pan coupé. — Deux lampes allumées sur des consoles.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, seule sur un canapé, à droite; elle rêve, la tête dans sa main.

(Se levant lentement avec indécision). Quelle folie! (Elle s'approche de la cheminée et paraît encore hésiter.) Au fait, c'est un enfantillage... pas autre chose... (Elle prend sur la cheminée une allumette, se baisse vers le foyer, où il y a du feu, et allume ensuite trois ou quatre bougies des candélabres. — Pendant qu'elle s'occupe de ce travail, M. de Solis entre par la porte du fond.)

SCÈNE II.

JEANNE, M. DE SOLIS.

SOLIS, à Jeanne, qui ne s'est pas aperçue de son entrée.

Vous illuminez?

JEANNE, surprise et légèrement troublée.

Ah! pardon... c'est que ces lampes éclairent si mal! — C'était triste... Au reste, il est bien facile d'en faire l'économie. (Elle souffle les bougies).

M736668

Digitized by Google

SOLIS, qui s'est approché.

Non... non... comment donc? Je serais désolé de déranger vos petites combinaisons. (Il rallume toutes les bougies. Jeanne paraît soucieuse.) Là!... Mais vous n'êtes pas habillée... Vous ne sortez donc pas, ce soir?

JEANNE, avec agitation.

Non..., je vous avouerai que je suis un peu fatiguée. (Elle se rasseoit.) J'ai passé mes trois dernières nuits au bal, et j'ai besoin de respirer... Mais vous par quel hasard?... Je n'espérais pas vous revoir sitôt .. Je croyais que vous alliez à votre conseil d'administration, après ce dîner?

SOLIS.

J'y vais... Mais comme je passais devant l'hôtel avec ma voiture, j'ai voulu voir si vous sortiez, je vous aurais menée.

JEANNE.

Je vous remercie... non, je ne sors pas... J'attends ma mère ce soir..., et puis il me viendra peut-être quelques visites..., je prendrai ce qui viendra... Et ce dîner, à propos, était-ce bien? Y avait-il de belles toilettes?

SOLIS.

Comment! de belles toilettes!... Vous savez bien que c'était un dîner d'hommes.

JEANNE.

C'est juste!... oui... Eh! bien, qu'est-ce qu'on a dit?

SOLIS.

On a dit du bien des femmes.

JEANNE.

Bah!... à quel propos?

SOLIS.

A propos de cette dame, de cette Anglaise, lady Foster, qui vient de se faire enlever par un acrobate, un écuyer de cirque, un clown..., je ne sais quoi..., très-beau garçon d'ailleurs.

Digitized by Google

JEANNE.

Et quel bien avez-vous trouvé à en dire?

SOLIS.

Tout le bien du monde... et de l'acrobate aussi.

JEANNE.

Est-ce que vous avez dîné... avec excès?

SOLIS.

Moi! vous savez que je n'ai pas de vices.

JEANNE.

C'est vrai.

SOLIS.

Je le regrette, car je crois que je vous plairais davantage si j'en avais.

JEANNE.

Il est possible.

SOLIS, s'asseyant sur une chaise, à droite du canapé.

Bref, il n'y a eu qu'une voix parmi nous pour chanter les louanges de lady Foster, et à son occasion, celles de votre sexe tout entier... Quelle sincérité!... disions-nous... Quelle franchise dans la passion! Comme ces cœurs de femmes se donnent pleinement, noblement, sans arrière-pensée, sans réserves égoïstes!... En voilà une qui a le rang, la fortune, la considération..., un palais à Londres, des châteaux partout..., toutes les joies et toutes les dignités de la vie... Soudain elle aime..., son cœur parle... et la voilà partie pour la ruine, pour la honte, pour la misère, pour la mort... peu lui importe... Eh bien, c'est très-beau!

JEANNE.

Je suis entièrement de votre avis.

SOLIS.

N'est-ce pas?... Et remarquez qu'elle n'a pas emporté l'ombre d'une banknote, pas un diamant. Son mari l'avait épousée avec rien, elle est partie avec rien... Et c'est ce qui fait que

Digitized by Google

nous admirions également l'acrobate.... Car enfin voilà un homme dont l'existence est très-précaire, qui n'a que sa pauvre petite position pour vivre... et qui va se trouver nécessairement très-embarrassé.

JEANNE.

C'est à craindre.

SOLIS.

Aussi nous convenions qu'il se montrait à peine moins héroïque à sa façon que lady Foster à la sienne, et qu'ils étaient vraiment dignes l'un de l'autre... Seulement nous faisions cette différence entre eux que lady Foster était un parfait spécimen de votre sexe, tandis que Carnaby..., il s'appelle Carnaby... était une exception extraordinaire dans le nôtre.

JEANNE.

Ah?

SOLIS.

Mon Dieu! certainement!... Soyez sûre qu'entre hommes, nous nous rendons justice, de même que nous vous la rendons. . Eh bien! une de vos supériorités sur nous, c'est précisément cet entrain, cette abnégation, cette... folie, dirai-je, exempte de tout calcul et de tout intérêt vulgaires, que vous apportez dans la passion... Il n'y a pas de femmes qui ne soient prêtes, comme lady Foster, à jeter toute leur vie dans leur amour, à tout quitter, à tout rompre, et à tout affronter, pour suivre au bout du monde celui qu'elles aiment... Elles font mieux que de se résigner à cet absolu sacrifice... Elles le veulent, elles le demandent, elles l'implorent!... (D'un ton rassis tout à coup.) Seulement, nous autres, généralement nous ne nous en soucions pas... Au point de vue social c'est un bonheur.. mais qui ne nous fait pas honneur, je l'avoue... Non pas certainement que les élans du cœur et de la passion nous soient inconnus... nous en sommes, Dieu merci! fort capables . Mais enfin nous les raisonnons!... Nous aimons à les concilier avec nos habitudes et nos occupations... Et l'amour, quand il peut entrer dans notre vie sans la déranger, ne nous en est que plus agréable.

Digitized by Google

JEANNE, avec une indignation contenue.

Oh! mon Dieu! en ce qui vous concerne, j'en suis persuadée... Mais n'est-il pas possible que vous formiez vous-même dans votre sexe une exception plus rare encore que cet admirable acrobate, et que tous les hommes n'aient pas le même empire que vous sur leurs passions?... qu'ils ne possèdent pas tous au même degré que vous l'art de régler agréablement les mouvements de leur cœur, de les modérer à leur gré et à leur aise, — et même de les supprimer tout à fait, ce qui est infiniment plus commode... Je suis un peu neuve dans la vie et fort inexpérimentée..., mais il me semble que cette manière tranquille et confortable d'aimer n'est pas de nature à susciter ces grandes passions si dévouées et si héroïques dont vous reconnaissez la vertu... et je me permets de croire que s'il y a des femmes pour éprouver de tels sentiments, c'est qu'il y a des hommes pour les mériter.

SOLIS, se levant et passant à gauche.

Pour les inspirer... oui, hélas! — pour les mériter, non. Mais quant à moi, je ne sais véritablement pas pourquoi vous me mettez en cause, c'est une personnalité gratuite. Nous parlons des amoureux, des amants... Moi je suis marié... (Il s'incline avec courtoisie devant sa femme.) ces choses-là ne me regardent plus.

JEANNE.

Je ne comprends pas.

SOLIS, froidement.

C'est fâcheux... Mais il faut que je vous quitte, ma chère... Ah! dites-moi, vous voyez quelquefois dans le monde votre cousin de Néville, depuis son retour?

JEANNE.

Oui... je l'ai rencontré au bal ces jours-ci.

SOLIS.

Ayez donc la bonté, si vous y pensez, de m'excuser auprès de lui... Je lui dois une visite, et je suis très en retard... J'ai

Digitized by Google

été si occupé...; mais je passerai chez lui un de ces matins... Il ne retourne pas à Florence, n'est-ce pas?

JEANNE.

Non, il est attaché à Paris.

SOLIS.

Ah! très-bien... cela me donne de la marge... A demain... Mes respects à votre mère.

JEANNE.

A demain. (Il sort par le fond).

SCÈNE III.

JEANNE, seule; elle se lève.

Quel martyre! que j'ai souffert! j'avais si peur! (Elle jette un regard sur la fenêtre.) ...Et puis ce bizarre sujet d'entretien... est-ce hasard... est-ce soupçon?... Ah! que soupçonnerait-il? Il n'y a rien... rien!... Mon seul tort est d'avoir donné un air de mystère à ce rendez-vous, si naturel... si innocent dans ma pensée... Enfin, Dieu merci, Gaston a reconnu la voiture, et il n'est pas venu... Ah! je ne suis pas faite pour ces émotions-là, décidément! (Un domestique ouvre la porte au fond, et annonce : monsieur de Néville!) Ah!

SCÈNE IV.

JEANNE, GASTON.

JEANNE, qui a repris sa place sur le canapé à droite.

J'espérais ne pas vous voir.

GASTON.

Quel accueil!... Pourquoi?... Que s'est-il passé?

Digitized by Google

JEANNE.

Mon mari sort d'ici.

GASTON.

Je sais.

JEANNE.

Il est rentré ce soir, contre son habitude... Il m'a tenu un langage singulier... Je suis tourmentée, inquiète... je vous supplie de vous retirer.

GASTON.

Ma chère cousine, permettez-moi de vous dire que je ne comprends pas votre inquiétude... Je viens vous faire une visite.... Est-ce que vous ne pouvez pas me recevoir comme tout le monde... et même plutôt que tout le monde.... en ma qualité de parent et de très-ancienne connaissance?

JEANNE.

Sans doute.... mais cette malheureuse invention.... pour vous dire que j'étais seule... Ces lumières, ce signal... hier dans l'étourdissement du bal, cela m'avait paru une simple espiéglerie comme du temps de notre jeunesse... Mais je vois maintenant combien cela donne une apparence mauvaise... Dieu sait pourtant si elle est justifiée! Car ce que je voulais vous dire dans ce mystérieux tête-à-tête, en vérité mon mari pourrait l'entendre!

GASTON.

Je ne me suis pas flatté, ma cousine... J'ai toujours pensé que je venais ce soir à un rendez-vous... d'amitié. (Il s'assoit sur une chaise, à gauche).

JEANNE.

Vous en serez encore mieux convaincu quand vous partirez. — Je vais vous parler avec une grande franchise, Gaston : cet entretien, ce tête-à-tête, je vous l'aurais demandé, si vous ne m'aviez prévenue. Nos conversations rapides à travers le monde ne pouvaient suffire à nous bien rendre compte l'un à

Digitized by Google

l'autre de notre situation mutuelle, à bien établir le caractère des relations qui doivent exister entre nous... s'il doit en exister.

GASTON.

S'il doit en exister?

JEANNE.

Oui, et cette explication m'a paru d'autant plus nécessaire que vous sembliez vous-même assez incertain des termes dans lesquels vous devez vivre avec moi, si j'en juge par quelques nuances de votre langage, qui je vous l'avoue, ne m'ont pas plu.

GASTON.

Vous n'avez qu'à me signaler ces nuances, ma cousine, pour qu'elles disparaissent à jamais. — Mais je vous supplie de comprendre le trouble d'esprit que j'ai dû éprouver en vous revoyant... (Sur un geste de Jeanne.) Pardon, je ne dis qu'une chose fort simple... Quand on m'a envoyé à Florence il y a trois ans, nous étions grands amis, n'est-il pas vrai ?... Camarades d'enfance et de jeunesse, habitués à une intimité de chaque jour pleine de confiance et d'abandon ?... Je reviens, je vous retrouve mariée... C'est un changement terrible. . (S'inclinant.) pour moi ! — et il est naturel qu'en votre présence — sur un terrain si nouveau, je me trouve. (D'une voix altérée.) Comment dirai-je ?... Dépaysé !

JEANNE, un peu ironique.

Oui... eh! bien, c'est précisément cet embarras, très-compréhensible, que je désire faire cesser. — C'est bien facile si vous le voulez... Vous étiez autrefois mon ami, disiez-vous... Restez-le.

GASTON.

Oh! de très-grand cœur, je vous assure.

JEANNE.

Oui, mais comprenez-moi bien... Je ne vois pas en effet qu'une amitié qui était permise à une jeune fille doive être interdite à une femme. Je suis donc toute disposée à renouveler celle qui nous liait autrefois; elle me serait aujourd'hui encore très-

Digitized by Google

douce, très-utile même, je crois, mais à une condition expresse: c'est qu'elle me laisserait une absolue confiance, qu'elle se tiendrait religieusement dans ses limites... Qu'elle serait enfin très-sincèrement de l'amitié et rien de plus... Je veux bien oublier quelques mots de galanterie ridicule qui vous ont échappé ces jours-ci, mais je n'en veux plus entendre... Voyez si cela vous convient, et répondez-moi en homme d'honneur.

GASTON, d'un ton grave et pénétré.

J'obéirai.

JEANNE.

Mais... — j'y compte tout à fait.

GASTON.

Vous le pouvez.

JEANNE.

Eh! bien, c'est dit. — (Elle lui tend la main et comme Gaston veut la baiser)... Non, non! votre main! en camarades!... (Ils se serrent la main.) Maintenant, causons. (Moment d'embarras. Gaston ne trouve rien à dire.) Parlez-moi de votre vie à Florence, de vos projets; de votre avenir, de ce qui vous intéresse, enfin!

GASTON, riant.

Mais ce qui m'intéresse avant tout, chère madame, c'est vous et pour entrer tout de suite dans mon rôle, et dans mes priviléges, permettez-moi une véritable question de vieil ami... Êtes-vous heureuse?

JEANNE, froidement.

Très-heureuse.

GASTON.

Je ne puis pas dire que j'en sois surpris. Quoique je n'aie pas l'honneur de connaître personnellement M. de Solis...

JEANNE.

A propos, il m'a chargé de l'excuser auprès de vous pour cette visite qu'il vous doit.

GASTON, s'incline et reprend.

Quoique je n'aie pas l'honneur de le connaître personnelle-

Digitized by Google

ment, je n'entends dire de lui que des choses excellentes... Il paraît d'abord que c'est un homme charmant...

JEANNE, atténuant.

Oh! charmant... il est distingué.

GASTON.

Extrêmement instruit.

JEANNE.

Oh! très-instruit, cela... (Riant avec un peu d'amertume.) Presque trop pour une pauvre ignorante comme moi!

GASTON.

Infiniment d'esprit.

JEANNE.

Beaucoup, oui... un esprit un peu caustique, un peu froid... un peu aigu!... mais beaucoup d'esprit.

GASTON.

Ah! légèrement original, en ce cas?

JEANNE, appuyant.

Légèrement.

GASTON.

Mais cependant un caractère d'or, dit-on... très-doux... très-facile...

JEANNE.

Très-indifférent surtout... impassible.

GASTON.

Mon Dieu! c'est assez la manière d'être des anciens militaires... Car je sais que M. de Solis a servi dans l'état-major, et même avec beaucoup d'éclat. On m'a cité de lui quelques traits superbes — pendant la campagne d'Italie, par exemple... Vous devez les connaître mieux que moi.

JEANNE.

Oh! il est très-brave, certainement... Du reste, je ne sais

Digitized by Google

pas si je me trompe, mais il me semble que les hommes sans imagination... doivent être plus facilement braves que d'autres.

GASTON.

Il y a toujours du mérite à être brave, avec ou sans imagination... Mon Dieu, ma chère cousine ! tant de qualités, unies à une belle fortune, expliquent votre choix à merveille. Mais ayez donc la bonté de me dire comment ce mariage s'est fait? Quand j'eus le chagrin de m'éloigner de vous pour suivre ma carrière, il n'était question de rien... vous ne connaissiez pas même M. de Solis... et un an à peine après mon départ, voilà cette nouvelle qui me tombe comme la foudre !

JEANNE, riant avec effort.

Oh ! comme la foudre ! (Elle se lève, s'approche du feu et se chauffe les pieds.)

GASTON, vivement.

Ah ! permettez !

JEANNE, riant.

Non, non, je vous en prie... Mon Dieu, voici tout bonnement ce qui s'est passé. M. de Solis avait voyagé quelque temps, après avoir quitté le service. Il ne faisait que de s'installer à Paris à l'époque de votre départ... Il plut à ma mère... elle l'agréa de suite... Moi, j'y mis un peu plus d'hésitation... j'attendis; je demandai du temps ; mais enfin... enfin, me trouvant suffisamment édifiée, je n'hésitai plus.

GASTON, debout, d'un ton très-sérieux.

Dois-je vous jurer, ma cousine, que la première nouvelle de ce mariage m'est arrivée la veille du jour où il allait s'accomplir?

JEANNE, ironiquement.

C'est très-vraisemblable. Mais je ne vous le demande pas, et je vous serai obligée de ne pas insister.

GASTON, avec vivacité.

Ah ! pardon !... que je ne me permette pas de reproches, c'est tout simple... mais que j'en reçoive, vraiment c'est un peu dur !... Oh ! je sais parfaitement qu'au moment où j'ai

Digitized by Google

quitté Paris, il n'y avait entre nous aucune promesse, aucun engagement formel... mais enfin, vous connaissiez mes sentiments... je croyais connaître les vôtres... Qu'allais-je faire à Florence? J'allais y faire un stage exigé par ma famille, qui est la vôtre... J'allais conquérir une situation qui m'autorisât à avouer mes espérances, à réclamer un jour le prix d'une affection... unique dans ma jeunesse... unique dans ma vie!

JEANNE.

Vous oubliez vite nos conventions, Gaston. (Elle passe à gauche, et va s'asseoir sur l'autre canapé.)

GASTON.

Nos conventions!... je ne les oublie pas... mais si elles m'engagent pour le présent et pour l'avenir, elles ne sauraient me forcer pourtant à renier, à calomnier mon passé!... Pouvez-vous imaginer qu'en apprenant ce fatal mariage, j'aie pu, ce jour même, à cette heure même, étouffer brusquement les sentiments dont mon cœur était rempli, dont mon existence était faite depuis tant d'années... les réduire tout à coup à un pur souvenir d'enfance, à une affection de parenté?... Mais je ne l'ai pas même essayé!... J'étais loin, Dieu merci... il n'y avait là aucune loi de convenance, de respect, ni d'honneur qui me contraignît... Eh bien! ce mariage, je le savais, et je n'y croyais pas... je ne voulais pas y croire!... Contre toute espérance, j'ai continué d'espérer... contre toute raison, j'ai continué d'aimer!

JEANNE, d'une voix rapide.

Gaston, souvenez-vous que maintenant vous êtes devant moi.

GASTON.

Ah! pourquoi suis-je revenu!... cette triste folie était encore du bonheur auprès de ce que je devais trouver ici! J'ai trop compté sur mon courage... Aussi, à tout prix j'y suis résolu... et mes mesures sont déjà prises... je vais repartir!

JEANNE.

Non... ne me privez pas de votre amitié, puisque je vous la demande.

Digitized by Google

GASTON.

Mon amitié! eh! qu'en avez-vous besoin? à quoi peut-elle vous être bonne? vous êtes heureuse!

JEANNE, amèrement avec une émotion croissante.

Heureuse!... oui... heureuse en effet... autant qu'on peut l'être quand l'étourdissement supplée au bonheur... quand toute affection vous manque... quand on tient dans sa maison, non la place d'une femme aimée, mais celle d'un enfant méprisé... quand on vit sans cesse le cœur comprimé, humilié, glacé... sous l'ironie hautaine et dédaigneuse d'un maître!

GASTON.

Jeanne!... est-il possible? vous!...

JEANNE, le repoussant et se levant avec fièvre.

Ah! il était trop plein, ce cœur... et je n'ai pu le contenir... mais cette faiblesse finit tout... Vous parliez de repartir... vous aviez raison... maintenant c'est moi qui vous en prie, qui le veux!

GASTON, lui prenant la main.

Partir!... quand je vous sais malheureuse! Partir... oui, avec vous, si vous le voulez (Mouvement d'effroi de Jeanne.), sans vous, non! J'aurais respecté votre bonheur, Jeanne... mais votre souffrance m'enchaîne à vous pour jamais!

JEANNE, très-troublée.

Quittez-moi!

GASTON, à droite près du canapé, s'agenouille doucement et enlace peu à peu la jeune femme assise.

Non, je ne vous quitte plus... Ici, partout... vos larmes sont à moi... ma vie est à vous! Oh! ce rêve, qui trompait les tristesses de mon exil, si vous vouliez, si vous daigniez le réaliser, Jeanne! Sous ce ciel béni, sur cette terre charmante, quelle fête d'associer notre amour... à tous les enchantements de nos yeux et de notre pensée! Que de fois je m'en suis fait l'illusion!... Car votre souvenir est là partout... mêlé à tous mes

Digitized by Google

souvenirs... vous retrouveriez votre chère image empreinte dans tout ce qui m'était cher... et alors, Jeanne... vous n'oseriez plus dire jamais que vous n'êtes pas aimée !

JEANNE, égarée.

Ne me parlez plus, laissez-moi !

GASTON, l'attirant de plus en plus vers lui.

Pas aimée... non... adorée ! (Il lui baise les cheveux.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. DE SOLIS.

La porte du fond s'ouvre, M. de Solis paraît. Jeanne pousse un faible cri et se dresse épouvantée. Gaston est debout près d'elle, faisant face à M. de Solis. — M. de Solis, pâle et les traits contractés, semble hésiter. — Il fait un pas menaçant; puis brusquement avec un signe de tête impérieux, il dit d'une voix sourde :

SOLIS.

Tout à l'heure !... (Puis, il sort rapidement à droite.)

SCÈNE VI.

JEANNE, GASTON.

JEANNE, éperdue, courant à la porte et revenant.

Ah! fuyez! partez! Allez-vous-en vite... vite... au nom du ciel !

GASTON, avec émotion, mais simplement.

C'est impossible.

JEANNE.

Mais ne comprenez-vous pas ? C'est le danger... c'est la mort qui vont venir !

Google

GASTON.

Nous verrons.

JEANNE.

De grâce... laissez-moi seule... Moi je n'ai rien à craindre, j'en suis sûre... laissez-moi... partez, je vous en prie à genoux ! (Elle se jette à ses pieds.)

GASTON, la relevant et la soutenant.

Je ne puis, n'insistez pas davantage, c'est inutile... Ma pauvre enfant, je vous demande bien pardon !... je vous demande bien pardon !...

JEANNE.

Mon Dieu ! mon Dieu !... ayez pitié !... (Elle se jette sur le canapé et cache sa tête dans ses mains. On l'entend sangloter. — Gaston s'avance résolûment de quelques pas et reste debout, froid et grave, les yeux attachés sur la porte. — Une longue pause d'anxiété.)

GASTON, étonné et déjà légèrement mal à l'aise après cette longue et vaine attente.

C'est assez bizarre. (Une nouvelle pause de silence et d'inquiétude. — Gaston se retourne lentement vers Jeanne qui, surprise elle-même, a soulevé sa tête et l'interroge du regard.) C'est bien bizarre... Qu'est-ce que cela veut dire ? Comprenez-vous ? (Elle fait tristement signe que non.) Qu'est-ce qui se passe ?

JEANNE, en enfant.

Je ne sais pas.

GASTON, perdant contenance, fait quelques pas avec embarras.

C'est excessivement... extraordinaire... (Comme pris d'une idée soudaine, et se tournant brusquement vers la jeune femme.) Enfin... c'était bien votre mari, n'est-ce pas ?

JEANNE.

Mais certainement.

GASTON.

C'est que je le connais à peine, moi... je l'ai aperçu une fois

Digitized by Google

ou deux... et cela est si singulier, vraiment... (S'approchant d'elle.) est-ce qu'il n'a pas dit en sortant : Tout à l'heure !

JEANNE.

Oui, je pense.

GASTON, de plus en plus décontenancé

Eh ! bien... tout à l'heure, généralement... enfin !

JEANNE, joignant les mains de sa place.

Partez !

GASTON.

Non, non, assurément... quoique en vérité, j'en eusse le droit, je crois... Car qu'est-ce que cela signifie ? Cela n'a pas de nom... C'est inqualifiable... on ne laisse pas un homme dans une situation pareille. — Vous le disiez un peu original... mais extrêmement, je trouve, extrêmement !..

JEANNE, se levant tout à coup

Je l'entends !

GASTON.

Ah ! j'aime mieux cela !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. DE SOLIS.

SOLIS, gravement à Gaston.

M. de Néville, je pense ? (Gaston s'incline légèrement.) Monsieur, je suis ennemi de l'éclat et du drame. J'ai craint de manquer de sang-froid, il y a un instant, et j'ai voulu reprendre mon calme. Maintenant je désire avoir d'abord un moment d'entretien avec ma femme... Mais veuillez ne pas vous éloigner ; je serai à vous dans quelques minutes.

GASTON, avec hésitation, jetant un regard d'inquiétude sur Jeanne.

Monsieur...

Digitized by Google

SOLIS.

Vous ne me connaissez pas, monsieur; jamais une femme n'aura de violence à craindre de moi.

GASTON.

Je reste, monsieur, à votre disposition. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

M. DE SOLIS, JEANNE.

SOLIS.

Remettez-vous... asseyez-vous... Jeanne, par quels torts ai-je mérité l'offense mortelle que vous me faites ?

JEANNE, d'un accent tendu.

Je sais que rien ne peut me justifier.

SOLIS.

Mais encore ?

JEANNE, de même, mais toujours sans violence.

Vous ne m'avez pas aimée, c'est tout... je ne sais ce qui m'attend, mais rien ne pourra me paraître plus cruel que cette glaciale et railleuse indifférence dont vous me désespériez.

SOLIS.

C'est bien. — Écoutez-moi. Je me suis dès longtemps fait une loi de tout prévoir dans la vie, le mal comme le bien... le mal plus que le bien... Et tout en espérant du fond de mon âme qu'une heure aussi douloureuse que celle-ci me serait à jamais épargnée, je n'ai pas voulu, si pourtant elle arrivait, qu'elle me trouvât sans une conduite prête; car les résolutions prises dans de tels instants, ne sont le plus souvent ni celles de la raison, ni celles de l'honneur... Voici donc ce qui se passe : vous n'aimez pas votre mari, vous aimez M. de Néville. Vous avez cru pouvoir me donner votre vie, vous vous êtes

Digitized by Google

trompée, elle appartient à un autre, qui de son côté est prêt à vous dévouer la sienne. Si le divorce existait dans nos lois, il serait tout simple d'y recourir; mais au défaut de la loi nous pouvons substituer notre consentement mutuel. Le vôtre est acquis; je vous donne le mien. Nous n'avons pas d'enfants, c'est heureux; nos liens en seront plus faciles à dénouer. Dès ce moment donc vous êtes libre, et vous pouvez disposer de vous. — J'ajoute, vous en penserez ce qu'il vous plaira, que mon intention n'est pas de provoquer M. de Néville.

JEANNE, à demi-voix.

Merci.

SOLIS.

Je veux bien même, si vous le désirez, vous remettre le soin de lui faire connaître nos déterminations, car un entretien entre nous, s'il n'était pas dangereux, serait malséant.

JEANNE.

Merci.

SOLIS.

... A moins, bien entendu, qu'il ne le réclame. — Je ne mets à tout ceci qu'une condition — et encore est-ce plutôt un conseil que je vous donne. — Je serais heureux qu'il entrât dans vos combinaisons de vivre hors de France... Il y a beaucoup de raisons pour que nous évitions les uns et les autres d'habiter désormais le même pays... et si c'était moi qui dusse m'exiler, vous avouerez que cela ne serait pas juste. — Quant à votre fortune personnelle...

JEANNE.

De grâce!...

SOLIS, froidement.

Est-ce que vous croyez que je vais la garder?... Je regrette de vous fatiguer de ces détails; mais cela est nécessaire. Un hasard heureux veut que votre fortune consiste en valeurs mobilières qui peuvent être disponibles du jour au lendemain. Si vous voulez bien dans un moment passer chez moi, je vous

Digitized by Google

remettrai tout ce qui est relatif à vos intérêts. Vous pourrez ensuite, si cela vous convient, prendre conseil de ceux qui doivent s'en occuper désormais. Rien de plus légitime. — Je vous attends. (Il sort à droite.)

SCÈNE IX.

JEANNE, seule, puis GASTON.

JEANNE, elle reste un moment accablée, puis se levant avec une résolution fiévreuse.

Allons !... (Elle va à la porte du fond, l'ouvre et revient se jeter sur le canapé, à droite.)

GASTON.

Eh bien?

JEANNE.

Eh bien! ne m'abandonnez pas, car je n'ai plus que vous!

GASTON.

Vous abandonner, grand Dieu!... Mais enfin que vous a-t-il dit? Que prétend-il faire?

JEANNE.

Il me rend ma liberté... il me chasse, à dire vrai, et c'est juste... je suis perdue... c'est l'abîme, c'est la honte... Mais malgré tout je puis encore être heureuse si vous me restez, si vous m'aimez comme vous me le disiez tout à l'heure... si vous m'aimez comme j'aime!

GASTON.

Si je vous aime, Jeanne... quand vous souffrez pour moi! Ah! jamais vous ne m'avez été si chère.

JEANNE.

Je veux vous croire... car vraiment la folie me prendrait...

Digitized by Google

jugez... il faut que je m'en aille... qne je parte cette nuit même... il le faut... il le veut ! (Elle passe à gauche.)

GASTON.

Pauvre enfant!... vous allez chez votre mère ?

JEANNE.

Chez ma mère!.. Oh! non... ma mère... je ne veux même pas la voir... je lui écrirai...

GASTON.

Mais où comptez-vous aller ?

JEANNE.

Où vous voudrez... pourvu que nous quittions la France... Il l'exige d'ailleurs... Vous m'aviez parlé de l'Italie... que vous aimez !

GASTON.

L'Italie!... l'Italie, soit. Certainement, Jeanne, je suis prêt à vous suivre au bout du monde et avec bonheur. Mais ne dois-je pas vous laisser un peu de temps pour y penser, pour y réfléchir?... Ne me reprocherez-vous jamais d'avoir abusé d'une heure d'exaltation pour vous entraîner à une démarche irréparable?

JEANNE.

Oh! ne craignez rien... je vous serai éternellement reconnaissante, au contraire.

GASTON.

Reconnaissante, vous! quand vous comblez tous mes vœux... Eh bien! nous partirons... nous partirons. Mais vous n'ignorez pas que je ne suis point libre... au moins immédiatement...

JEANNE.

Quoi donc?... vos occupations? votre position à Paris?

GASTON.

Oh! grand Dieu, non!... si sérieuses que soient ces attaches,

Digitized by Google

puisque tout mon avenir en dépend, ce sont des considérations trop secondaires auprès des devoirs que votre situation m'impose... (Mouvement de Jeanne.) des devoirs qui me sont bien doux, Jeanne... Non, je parlais... je vous demande pardon de vous le rappeler... je parlais de mes obligations envers M. de Solis... je dois rester à sa disposition.

JEANNE, marchant avec agitation et passant à droite.

Ah! Dieu merci, cette horreur du moins m'est épargnée... il m'a promis de ne pas vous provoquer.

GASTON.

Ah!... c'est bien... c'est très-bien... je n'ai évidemment rien à dire à cela... mais puisque l'éclat est évité de ce côté, est-ce à nous, Jeanne, je vous le demande, de le faire naître par ce départ qui va retentir étrangement dans le monde? Ne serait-ce pas aggraver vous-même bien gratuitement le malheur qui vous frappe? Qu'en pensez-vous?

JEANNE, en défiance.

Peut-être.

GASTON.

Car enfin, vous vous séparez de votre mari et vous vous retirez chez votre excellente mère... mon Dieu, le monde s'en occupe à peine, il y a incompatibilité d'humeur, on ne sait quoi... au bout de quelques jours on n'en parle plus... Mais un enlèvement, une fuite en Italie, c'est une explosion... terrible, hélas! pis que cela, presque ridicule!

JEANNE, glacée.

C'est juste; il vaut mieux ne pas partir.

GASTON, plus tendrement.

Car enfin de quoi s'agit-il, avant tout de sauver notre amour, n'est-ce pas, notre cher amour? Eh bien, si vous saviez, ma pauvre enfant, que de fois j'ai vu dans ces contrées lointaines, perdues... les sentiments de dépaysement, de nostalgie se glisser entre les cœurs les plus unis et altérer les plus douces intimités... Tandis qu'ici dans un monde que vous connaissez,

Digitized by Google

que vous aimez, au milieu de vos relations habituelles, vivant tranquillement, comme autrefois chez votre mère, qui m'a toujours reçu avec une si parfaite bienveillance...

JEANNE, l'interrompant.

Oui, vous avez raison. C'est entendu. J'irai chez ma mère... mais j'oublie trop que je ne suis plus ici chez moi, et que je n'ai pas le droit de vous y retenir plus longtemps.

GASTON.

Hélas! vous avez raison. Mais ne puis-je vous être bon à rien dans ce moment de détresse, chère Jeanne?... Si vous prévenez votre mère par un mot, voulez-vous que je m'en charge?

JEANNE.

Non. Je ne veux pas abuser de votre dévouement, je vous remercie.

GASTON, cherchant sa main, qu'elle lui abandonne avec dédain.

A bientôt, n'est-ce pas?

JEANNE.

Oui. (Il sort.)

SCÈNE X.

JEANNE, seule, avec une douloureuse indignation.

Ah! Je ne le reverrai de ma vie!... (Elle se laisse tomber sur le canapé, à gauche.) Hélas! c'est maintenant que je suis bien véritablement perdue, abandonnée... seule au monde!... oh! malheureuse! (Elle essuie vivement ses yeux en entendant venir son mari et se lève.)

SCÈNE XI.

JEANNE, M. DE SOLIS, tenant un portefeuille.

SOLIS.

Le temps nous presse... vous ne veniez pas... me voici.

Digitized by Google

JEANNE.

Pardon... j'allais vous rejoindre.

SOLIS, jetant un regard vers la porte du fond.

Vous êtes seule?

JEANNE.

Oui.

SOLIS.

C'est regrettable, car il eût mieux valu terminer tout sans retard, et vous n'entendez rien aux affaires... Enfin, vous ferez examiner cela le plus tôt possible, je vous prie. (Jeanne répond oui d'un signe de tête.) Une seule question maintenant, si vous me la permettez. Puis-je savoir dans quel pays vous avez décidé de fixer votre résidence ?

JEANNE.

Nous ne part... je ne pars pas.

SOLIS.

Ah !

JEANNE.

Je me retire chez ma mère.

SOLIS.

J'avais espéré que vous auriez plus d'égard à mes conseils, à ma prière.

JEANNE, péniblement, se rasseyant.

Je l'aurais voulu.

SOLIS.

Ah! très-bien!... (A demi-voix, comme à lui-même.) Oui, naturellement. — En ce cas, c'est moi qui partirai, voilà tout... Et qu'est-ce que vous allez lui dire, à votre mère?

JEANNE, accablée.

Je ne sais pas.

SOLIS.

Voulez-vous que je la prévienne? que je lui parle d'abord

Digitized by Google

Oh! soyez tranquille... je n'aggraverai rien... au contraire... j'atténuerai... ou plutôt je dirai la vérité... Je dirai que votre faute, impardonnable aux yeux d'un mari, ne l'est pas aux yeux d'une mère.

JEANNE, à voix basse.

Vous avez pitié de moi.

SOLIS, après un court silence d'émotion reprend avec fermeté.

J'ai pitié de votre mère, et je veux l'épargner : de plus je désire couper court à une situation impossible... Votre mère prévenue, vous pourrez immédiatement quitter cette maison, et tout sera fini.

JEANNE, doucement.

Je comprends que vous ayez hâte d'être délivré de moi.

SOLIS.

Oui, Jeanne... Dieu sait que je n'ai pas cherché ce moment... je n'ai pas provoqué ce désastre, mais si affreux qu'il soit, j'avoue que j'y trouve encore quelque consolation. Il me délivre, comme vous dites, d'une existence qui n'était pas un supplice pour vous seule. Il est dur, je vous l'atteste, pour un galant homme, de voir sans cesse pendant des années les meilleures, les plus dignes inspirations de sa raison et de son cœur méconnues, dédaignées, repoussées presque comme des outrages !

JEANNE.

Des outrages, non, hélas!... mais...

SOLIS, avec force.

Que vouliez-vous de moi? Ah!... je le savais, allez!... Vous vouliez, vous attendiez de votre mari les sentiments romanesques, les ivresses dramatiques, dont les conversations du monde, les livres, le théâtre remplissent et enflamment l'imagination des femmes..., si bien qu'elles finissent par en faire le fond et le but même de l'existence! Eh bien, non, cet amour-là je ne vous l'ai pas donné... je m'en serais bien gardé... et je

Digitized by Google

vais vous dire pourquoi d'un mot. C'est que le mariage n'est pas une aventure galante!... c'est qu'il vit et qu'il dure par des sentiments d'un autre ordre, par des émotions plus vraies, plus saines et moins fugitives... C'est que je vous aimais comme ma femme, et non comme ma maîtresse!... Comprenez-vous?

JEANNE.

Oui.

SOLIS.

Il faut — cela est certain!... qu'une honnête femme renonce aux joies... des autres! On ne peut tout avoir!... Est-ce qu'il s'agit d'ailleurs de vous condamner à une vie d'austère devoir, où votre cœur n'ait rien à dire, rien à entendre! de vous résigner à vivre sans aimer, sans être aimée?... Quoi! un homme vous choisit entre toutes pour vous confier son nom, son foyer, son honneur... il vous livre toute sa destinée, c'est par vous seule qu'il veut à jamais être heureux ou misérable, honoré ou flétri..., toutes les choses de son cœur et de son intelligence, les secrets de sa pensée, son courage, ses défaillances... tout vous appartient, si vous le voulez... Tout ce qu'il a de plus intime, de plus cher, de plus sacré, il le met dans vos faibles mains!... Et vous n'êtes pas aimées!... Il vous faut autre chose!... Eh bien! vous l'avez trouvé... soyez heureuse!

JEANNE.

Ah! que ne m'avez-vous parlé une fois, une seule fois, comme vous le faites!

SOLIS.

Vingt fois, je l'ai essayé... Vous n'avez pas voulu m'entendre... Ma fierté s'est lassée. — Malgré tout, Jeanne, ma dernière parole ne sera pas une parole de colère... Vous êtes une enfant qui brisez ma vie, mais que j'ai aimée... Eh bien, puissiez-vous ne pas reconnaître trop tôt tout ce qu'il y a de faux, d'égoïste, de fragile dans les sentiments que vous avez préférés aux miens!

Digitized by Google

JEANNE, avec une explosion de douleur.

Oh! vous êtes déjà vengé, soyez tranquille!

SOLIS, après l'avoir regardée avec un étonnement douloureux.

Alors, nous sommes bien malheureux tous deux. Adieu!

JEANNE, avec désespoir.

N'y a-t-il donc plus rien de possible, dites?

SOLIS, près de sortir, se retourne :

C'est vous que j'en fais juge, Jeanne : vous êtes franche et fière... Répondez! — Si je vous ouvrais mes bras, quand je viens de vous voir dans ceux d'un autre, que penseriez-vous de moi? (Elle baisse la tête et ne répond pas.) Vous avez jugé. Adieu.

JEANNE, éperdument, tombant à genoux.

Eh bien! soyez juge à votre tour!... vous savez tout... Je suis bien coupable... mais si votre adieu veut dire jamais, n'est-ce pas vraiment trop?

SOLIS.

Ah! s'il ne fallait que pardonner... le pardon dépend de moi! Mais il faut oublier... et l'oubli dépend... du temps... et de vous! — Adieu! (Il sort.)

JEANNE, ardemment à travers ses larmes, lui envoyant un baiser de la main.

Merci. (Elle retombe épuisée sur le canapé, et pleure.)

FIN.

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

	fr.	c.
Néron, *drame*	2	»
Néron, *opéra*	2	»
Une Nuit de Cléopâtre, *opéra*.	1	»
Les Petits Mousquetaires, *op. c.*	2	»
Les Pattes de Mouche, *com.*	2	»
La Duchesse Martin, *comédie*.	1	50
Un Roman parisien, *pièce*	2	»
Divorçons, *comédie*.	2	»
Le Roi l'a dit, *op. com.*	2	»
L'Homme de peine, *drame*.	2	»
Le Chevalier Jean, *dr. lyr.*	1	»
Diana, *opéra comique*.	2	»
La Parisienne, *comédie*.	1	»
Le Chiffonnier de Paris, *drame*.	1	»
Château de Tire-Larigot, *com.*	1	»
Joli Gilles, *opéra comique*.	1	»
Macbeth, *drame*	2	»
Les Invalides du Mariage, *com.*	2	»
L'Enclume, *opéra comique*	1	»
Indigne, *pièce*	2	»
La Poupée, *monologue*.	1	»
Sapho, *opéra*	1	»
Richard III, *opéra*.	1	»
Les Affolés, *comédie*	2	»
La Revanche du Capitaine, *com.*	1	50
La Farandole, *ballet*	1	»
François les Bas bleus, *op. c.*	1	»
Autour du Mariage, *comédie*.	2	»
Le Monde où l'on s'ennuie, *com.*	2	»
La Princesse de Bagdad, *com.*	2	»
Françoise de Rimini, *opéra*.	2	»
Boccace, *op. comique*.	2	»
Le Jour et la Nuit, *op. bouffe*.	2	»
Héloïse Paranquet, *comédie*.	2	»
Orphée, *drame*.	2	»
Portraits de la marquise, *com.*	1	50
Le Narcotique, *comédie*.	1	50
Othello, *drame*.	2	»
La Brebis égarée, *comédie*	2	»
La Carte forcée, *comédie*	1	50
Quatrevingt-Treize, *drame*.	2	»
Les Pantins, *opéra com.*	1	»
La Roussotte, *comédie*	2	»
Janot, *opéra comique*.	2	»

	fr.	c.
Les Poupées de l'Infante, *op. c.*	2	»
Pendant le Bal, *comédie*.	1	50
Le Voyage d'agrément, *com.*	2	»
Miss Fanfare, *comédie*	2	»
Le Klephte, *comédie*.	1	50
L'Alouette, *comédie*.	1	50
Le Récit de Théramène, *par. en v*	1	»
Le Canard à trois becs, *op. bouf.*	2	»
La Noce d'Ambroise, *tabl. pop.*	1	50
La Petite Sœur, *comédie*	1	50
Jean Baudry, *pièce*.	2	»
La Papillonne, *comédie*.	2	»
Charlotte Corday, *drame*	2	»
La Moabite, *pièce en vers*.	2	»
Rataplan, *revue*.	2	»
Les Braves Gens, *comédie*.	2	»
Belle Lurette, *opéra comique*.	2	»
Daniel Rochat, *comédie*.	2	»
Jean de Nivelle, *opéra com.*	1	»
Les Mouchards, *pièce*.	»	50
La Victime, *comédie*	1	50
Beau Nicolas, *opéra com*	2	»
Le Mari de la débutante, *com.*	2	»
La Famille, *comédie*	1	50
L'Étincelle, *pièce*.	1	50
Les Tapageurs, *comédie*.	2	»
Le Petit Hôtel, *comédie*.	1	50
La Petite Mademoiselle, *op. c.*	2	»
Yedda, *ballet*.	1	»
Etienne Marcel, *opéra*	1	»
L'Age ingrat, *comédie*	2	»
Les Danicheff, *com.*	2	»
Le Club, *comédie*.	2	»
Les Fourchambault, *comédie*.	2	»
Le Petit Duc, *opéra comique*.	2	»
Hernani, *drame*.	2	»
Le Roi de Lahore, *opéra*.	1	»
Oh! Monsieur! *saynète*.	1	»
L'Étrangère, *comédie*.	2	»
Paul Forestier, *com. en vers*.	2	»
Aïda, *opéra*	1	»
Paul et Virginie, *opéra*.	1	»
Madame Caverlet, *comédie*.	2	»

Paris. — Imprimerie Pr. Bosc, 3, rue Auber

Digitized by Google

GAYLAMOUNT
PAMPHLET BINDER
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

Digitized by Google

Digitized by Google